

Dimanche de Pâques du 5 avril 2026

Pasteur proposant Darius Giura

LECTURES BIBLIQUES Jean 20, 1-9

Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vient au tombeau dès le matin, alors qu'il fait encore sombre, et elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court trouver Simon Pierre et l'autre disciple, l'ami de Jésus, et elle leur dit : On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis !

Pierre et l'autre disciple sortirent donc pour venir au tombeau. Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau ; il se baisse, voit les bandelettes qui gisent là ; pourtant il n'entra pas. Simon Pierre, qui le suivait, arrive.

Entrant dans le tombeau, il voit les bandelettes qui gisent là et le linge qui était sur la tête de Jésus ; ce linge ne gisait pas avec les bandelettes, mais il était roulé à part, dans un autre lieu. Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau, entra aussi ; il vit et il crut.

Car ils n'avaient pas encore compris l'Écriture, selon laquelle il devait se relever d'entre les morts. Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

PRÉDICATION

« Ils ont enlevé le Seigneur, et nous ne savons pas où ils l'ont mis », voilà les premiers mots prononcés le matin de Pâques.

Dans ce passage, il n'y a pas d'apparition du Christ, comme on pourrait s'y attendre dans une célébration pascale ; il y a, au contraire, une disparition du Christ. Et peut-être que tout commence justement là, dans cette disparition : la résurrection, avant de se dire dans les manifestations du Ressuscité, commence par une absence.

Et en ce sens, il est fascinant de remarquer que le christianisme ne s'est pas d'abord fondé sur une présence éclatante du Christ, mais, au contraire, sur un manque, une absence, sur un vide, sur le tombeau vide le matin de Pâques.

« Ils ont enlevé le Seigneur, et nous ne savons pas où ils l'ont mis. ».

Marie vient au tombeau à l'aube, alors qu'il fait encore sombre. Peut-être parce qu'elle est encore dans la douleur du vendredi saint. Peut-être qu'elle se déplace aussitôt pour prendre soin du corps de celui qu'elle a aimé, peut-être par impossibilité de rester chez soi, immobile. Quand on perd quelqu'un, on ne sait plus

quoi faire de soi, alors on va. On va vers le seul endroit où l'on sait que l'absent est encore, d'une certaine façon, présent.

Mais le tombeau est vide. La pierre a été déplacée. Le corps du Seigneur n'est plus là. En fait, le lieu du deuil, le lieu qui fige le lien qu'il reste à Marie avec Jésus lui est refusé, même ça, on le lui a pris.

Et pourtant, dans ce face-à-face avec le vide, quelque chose se déplace.

Et pourtant, dans ce face-à-face avec le vide, il se passe quelque chose d'étonnant. On pourrait s'attendre à ce que Marie s'effondre dans la stupeur ou la résignation.

Mais en fait, elle ne reste pas paralysée au bord du tombeau.

Elle se lève, elle court, elle parle. Elle va trouver les autres. Parce que cette expérience du vide, aussi déroutante soit-elle, doit se dire, doit être entendue. Et c'est ça l'évangile, c'est la bonne nouvelle du tombeau vide, le Christ n'est plus dans le tombeau.

Marie se met à chercher le Christ, parce qu'il n'est plus là où elle pensait le trouver. Elle fait, la première, l'expérience d'un Christ absent. Et c'est peut-être cela que nous avons du mal à entendre : l'absence peut devenir lieu de révélation.

Comme Marie, nous découvrons que Dieu ne se laisse pas posséder, mais qu'il se donne à chercher. Bonhoeffer écrivait, dans les derniers mois de sa vie, que nous devons apprendre à vivre *devant Dieu, sans Dieu*, c'est-à-dire dans cette tension d'une présence absente, dans la fidélité à un Dieu qui se retire pour que l'homme se tienne debout.

Et en fait, rien, dans les évangiles, ne nous donne un Christ saisissable. Pas d'écrit de sa main, pas de portrait, pas de trace matérielle durable. Et peut-être que ces absences nous sauvent d'un rapport idolâtrique au Christ.

En ce sens, l'épisode du veau d'or, en Exode 32, prend une résonance toute particulière. Il nous confronte à cette tentation ancestrale de combler l'absence par une image, de répondre à l'angoisse du silence divin par une fabrication humaine. Le peuple, inquiet du retard de Moïse, ne supporte plus le vide : il façonne une idole, un dieu de métal, visible, accessible, domestiqué. C'est la tentation de ramener Dieu

à ce que nous pouvons voir, saisir, contrôler, un dieu à portée de main, rassurant parce que prévisible.

Le veau d'or devient alors le symbole d'une théologie de l'immédiateté : sans distance, sans mystère, sans quête.

Par sa disparition, le Christ appelle à un autre rapport : non plus celui de la possession, mais de la quête. Le Christ ne se donne pas comme objet de connaissance ou de domination, mais comme un appel à marcher, à chercher, à se déplacer intérieurement.

Marie, en cherchant Jésus, devient la première figure de ce mouvement spirituel qui est peut-être le cœur même de la foi chrétienne : chercher un Christ insaisissable. La quête de Marie est la nôtre. Elle nous apprend que chercher, c'est déjà croire.

Marie est la première à se lever, à courir, à faire entendre cette absence. Marie fait entendre l'absence du Christ et à l'instant même où elle partage cette nouvelle, d'autres se lèvent à leur tour. Pierre et le disciple que Jésus aimait se mettent eux aussi à courir.

Et cela aussi mérite d'être souligné : ils courent... vers une absence. Vers un tombeau ouvert. Vers quelque chose qui n'est plus là.

Dans la tradition biblique comme dans notre imaginaire, la course est souvent synonyme de conquête, de compétition. On court pour atteindre un objectif, pour s'emparer de quelque chose. Paul lui-même écrit : « Je cours pour tâcher de saisir, ayant été moi-même saisi par le Christ. » La course est tendue vers un but clair, une récompense à prendre.

Mais dans ce texte, la course ne mène à rien d'immédiatement tangible. Les disciples courent pour faire l'expérience de l'absence. Leur hâte, leur mouvement, ne débouche pas sur une possession, mais sur un manque. Eux aussi, comme Marie, doivent traverser l'épreuve du vide.

Ils sont deux à courir vers le tombeau. Mais l'un court plus vite que l'autre : le disciple que Jésus aimait. L'évangéliste insiste sur ce lien d'attachement singulier fait d'intimité, de proximité, de confiance.

Et il y a tout un jeu, dans ce texte, autour de cette idée de proximité. Une proximité émotionnelle, bien sûr — un lien unique, profond — mais aussi une proximité physique. Ce disciple arrive premier au tombeau... et pourtant, il n'y entre pas.

Il garde une distance. Et c'est peut-être cela, aussi, se rendre proche. Le désir de retrouver son maître pousse Jean à courir plus vite, mais ce même désir le retient à l'entrée. Il sait qu'il ne peut pas saisir, qu'il ne peut pas posséder ce qu'il cherche. Il y a dans cette retenue, dans ce choix de ne pas entrer, quelque chose de juste, qui parle de la symbolique des relations : cette capacité à courir vers l'autre, à se rendre proche, sans jamais posséder l'autre.

Ce matin de Pâques le Christ n'est plus là, il a disparu. Et c'est peut-être une invitation à une présence discrète, non possessive. Il est là, mais autrement. Il est là où deux ou trois se rassemblent en son nom, là où des humains se mettent en mouvement les uns vers les autres.

Le Christ n'est plus dans le tombeau, et pas encore en Galilée. L'ange le dit explicitement : « *Il n'est pas ici, il est ressuscité. Allez dire à ses disciples qu'il vous précède en Galilée* ». Le Christ du matin de Pâques est un Christ hors-cadre, toujours ailleurs.

En se retirant, il laisse à ses disciples la possibilité de se lever par eux-mêmes. Et c'est sans doute cela, la grâce ultime de l'accompagnement véritable : espérer secrètement que l'autre en vienne à dire un jour « désormais, je peux marcher seul ».

Alors il « fait encore sombre » le matin de Pâques. Tout n'est pas encore clair, tout n'est pas encore compris mais la pierre est roulée, l'absence s'impose, le mouvement commence. Désormais, les disciples sont seuls, mais ils ne sont pas livrés à eux-mêmes : ils sont porteurs de son absence, habités de sa mémoire. Et cela suffit, non pour tout comprendre, mais pour se lever, pour marcher, pour vivre.

Alors, à notre tour, mettons-nous en mouvement. Comme Marie, Pierre et Jean, avançons, non vers un savoir, mais vers une rencontre toujours à venir. Cherchons le Christ là où il nous précède : dans la vie qui surgit, dans la relation offerte, dans l'espérance fragile. Amen